

ASKLÉPIOS

Bulletin de l'association des amis du musée du Service de santé des armées au Val-de-Grâce



Directeur de publication : Olivier Farret – Rédacteur en chef : François Eulry

Imprimeur : SGA/SPAC/PGP (ministère des Armées) Paris - Prix : 5 euros

Dépôt légal : juillet 2020 – ISSN : 2677-5174

numéro 5

Sommaire

<i>Le mot du président</i>	1
<i>Les céramiques de la collection Debat (musée du SSA au Val-de-Grâce)</i>	2
<i>Un célèbre officier d'administration de réserve du SSA : Marcel Proust</i>	9
<i>Gérald Mesny : médecin militaire français au service de la Chine (1^{ère} partie)</i>	11
<i>À propos de la naissance des neuroleptiques</i>	17
<i>Le mot du rédacteur en chef</i>	19
<i>Lu pour vous</i>	19
<i>Annonces diverses</i>	20

Le mot du Président

« On fait savoir qu'il est défendu à toutes personnes de quelque âge, sexe et condition qu'elles soient, de changer de maison et de transporter de l'une à l'autre, sous quelque prétexte que ce puisse être, aucuns Meubles, Hardes, Linges ni autres effets, à peine d'être mis en quarantaine et tous les dits effets brûlés en conformité des Ordonnances rendues... » Cet *Avis au public* de Marseille date de 1720. À la suite du débarquement illicite d'étoffes infectées par le bacille de Yersin, la peste frappe la cité phocéenne et au-delà la Provence. Le bâton de Saint-Roch, le masque et le confinement de la ville et de sa région, pendant 27 mois, n'ont pas évité des milliers de morts. Trois siècles après, le confinement et le masque n'ont pas encore enrayé la pandémie liée au coronavirus.

Parmi les fléaux ancestraux, le paludisme est rarement sur le devant de la scène médiatique. Au niveau mondial, cette maladie parasitaire est une des plus meurtrières, avec 228 millions de malades et 405 000 morts en 2018 (OMS). L'Afrique concentre la majorité des cas en particulier dans les pays subsahariens. Malgré les difficultés liées à la crise sanitaire actuelle, il est important de marquer le bicentenaire de l'isolement de la quinine et d'honorer ces médecins militaires qui, depuis le XIX^e siècle, ont contribué à la lutte contre le paludisme. En 1880, Alphonse Laveran découvrait le parasite... En 2019, l'Académie nationale de médecine récompensait la médecin en chef Marie Mura pour ses travaux de recherche d'un vaccin antipaludique. Le musée du Service de santé des armées en partenariat avec l'AAMSSA présente deux expositions : « *Alphonse Laveran, portrait d'un prix Nobel* » (1^{er} septembre 2020 – 28 février 2021) et « *Paludisme, l'engagement du Service de santé des armées* » (29 septembre 2020 - 6 juin 2021). Le colloque « *Quinine et paludisme 1820 – 2020* », organisé conjointement par l'AAMSSA et la Société d'histoire de la pharmacie, qui aurait dû se tenir le 12 mai 2020 à l'École du Val-de-Grâce, est reporté en mars 2021.

MGI(2s) Olivier Farret

Les céramiques de la collection Debat au musée du Service de santé des Armées au Val-de-Grâce

Objets utilitaires ou purement décoratifs, les vases de pharmacie encore appelés pots de pharmacie sont les témoins privilégiés de l'évolution de l'art médico-pharmaceutique et des grands courants artistiques de l'époque à laquelle ils sont produits. Ils constituent une source d'intérêt illimité pour les amateurs de céramiques anciennes. La collection du Dr Debat en est un bon exemple.

François Debat

François Debat est un personnage hors du commun. Né en 1882 dans une famille modeste de cultivateurs, il obtient un diplôme de pharmacie en 1908 et soutient une thèse de médecine en 1914. Mobilisé, il sera affecté à l'hôpital de Bourges où il traite les « pieds de tranche ». Après la guerre, il fonde en 1920 un premier laboratoire pharmaceutique qui deviendra quelques années plus tard le laboratoire du Dr Debat. L'entreprise acquiert rapidement un rayonnement international. Une grande usine, modèle pour l'époque, est construite à Garches, dans un parc arboré. Une cité ouvrière lui est associée. L'homme est un humaniste. A côté de préoccupations sociales qui se traduisent dans ses rapports avec son personnel, c'est un érudit, grand amateur d'art. Collectionneur, créateur bien connu des milieux littéraires et artistiques, ses amis l'incitent à présenter sa candidature à l'Académie des Beaux-Arts. Il sera reçu dans cette institution en 1947. Atteint par une longue maladie, il décède en 1956. Son fils Jacques lui succède à la tête du laboratoire. Ce dernier transmettra au musée du Service de santé des armées en 1994, au terme d'une dation et de donations, la collection d'objets pharmaceutiques rassemblée entre les deux guerres, par son père. Cette collection comporte 252 pièces de céramiques dont nombre de majoliques italiennes, 121 mortiers et divers matériels médico-pharmaceutiques anciens. Bien connue entre les deux guerres, la collection est quelque peu tombée dans l'oubli. Le nombre de pièces n'est pas considérable mais leur qualité est remarquable. L'ensemble de mortiers est unique. Certaines céramiques ont leurs homologues dans les plus grands musées nationaux et internationaux.

De l'apothicairerie à la pharmacie

Les pharmaciens n'ont eu un statut défini qu'au terme d'une longue évolution. L'antiquité gréco-romaine ne connaît pas le métier d'apothicaire. C'est le médecin qui prépare et distribue les remèdes. C'est de cette époque, pourtant, que datent de nombreux écrits tels que le livre d'Hippocrate, la Matière médicale de Dioscoride, les écrits de Gallien qui vont guider les pratiques médico-pharmaceutiques jusqu'au XVIII^e.

Les précurseurs des apothicaires, dans le monde occidental, apparaissent au VI^e siècle. Ce sont les moines qui, forts de leur connaissance des textes anciens et sous l'impulsion de Cassiodore, vont créer des infirmeries conventuelles et y préparer des remèdes qu'ils destinent à la population. Les pharmacies religieuses vont se maintenir en France jusqu'au XIX^e. Ceci explique la fréquence des symboles religieux sur les vases de pharmacie.

Ce n'est qu'au VIII^e siècle, qu'apparaîtra et sera organisé, initialement dans le monde arabe (califat abbasside), le métier d'apothicaire. Appelés « saydali », ils disposent de traités de pharmacopée : les « grabadins ». Leur activité est réglementée et contrôlée par le pouvoir. Ils jouent un rôle considérable comme passeurs de connaissances en diffusant les textes grecs anciens et en transmettant leurs pratiques à l'Occident. Certains personnages tels Rhazès, Mesué, Avicenne vont marquer de leur empreinte, de façon durable, l'art de la médecine en Occident.

C'est au XII^e siècle qu'apparaissent, en France, les premiers apothicaires ; tout d'abord dans la région de Montpellier. Les premiers ouvrages de pharmacopée sous la forme d'« antidotaires » dont celui de Nicolas sont rédigés à cette époque. Ils seront utilisés jusqu'à la Renaissance.

Le champ d'activité des apothicaires est large : activités pharmaceutiques, herboristerie, commerce des épices, alchimie pour certains d'entre eux. Ces différentes fonctions sont à l'origine de multiples conflits avec les épiciers et chirurgiens barbiers qui conduiront Louis XVI en 1777 à prendre une ordonnance individualisant les professions de médecin, pharmacien et épicier.

A partir du XVI^e, les apothicaireries (religieuses, hospitalières, laïques) prennent l'aspect que nous leur connaissons actuellement. Les apothicaireries hospitalières comportent en général un laboratoire de préparation et une pièce avec des rayonnages et armoires destinés au rangement des pots de pharmacie et des boîtes en bois contenant les drogues simples et composées.

Pots de pharmacie

L'usage des pots de pharmacie remonte à la plus haute antiquité. De nature variée au début, (bois, corne, ivoire, marbre, jaspé, albâtre, verre, étain, plomb, argile, grès), ils sont progressivement remplacés en occident, à partir du XVI^e siècle par la faïence, puis au XVIII^e par la porcelaine et le verre. L'influence du monde arabe est là encore considérable. Les premiers albarelli sont utilisés au Proche-Orient dès le VIII^e siècle et sont connus en Occident, à l'occasion des croisades, sous le nom de pots de Damas. Ils sont fabriqués à partir du XIV^e par les potiers sarrasins en Espagne. Ce savoir-faire est exporté, en Italie et dans le sud de la France. Les potiers italiens vont s'émanciper rapidement de l'influence hispano-mauresque pour aboutir à

une production spécifique de haute qualité artistique appelée « majolique ». Ce terme désigne les faïences de la Renaissance italienne. L'âge d'or de la majolique italienne est la première moitié du XVI^e siècle. La production de faïences en France est un peu plus tardive. Elle bénéficie au début de l'implantation de maîtres potiers italiens à Lyon puis Nevers. Les centres de production se développeront considérablement au XVIII^e où l'on admet que la fabrication des pots de pharmacie peut représenter jusqu'à 10% de l'activité des fabriques.

Les pots de pharmacie ont différentes formes. Appelés « vaisseaux » jusqu'au XVI^e, l'apparition de la céramique conduit à distinguer : albarelli, chevrettes, piluliers, pots-canons, bouteilles, vases à thériaque. Porteurs de décors plus ou moins élaborés, ceux-ci n'ont aucun rapport avec le contenu des vases. Ils sont plus le reflet des courants artistiques du moment et font volontiers référence à l'apothicairerie qui les utilise. Ils comportent de façon inconstante des inscriptions de nom de remède. Ces inscriptions sont en langue vernaculaire ou en latin. Les caractères sont gothiques ou romains mais cela ne constitue pas un élément de datation. Le déchiffrement des inscriptions peut être difficile du fait de conventions d'écriture spécifiques, de raccourcis, d'éliisions, d'erreurs. L'analyse des inscriptions des pots de la collection montre qu'environ 10% des compositions correspond à des remèdes définis par Mesué au IX^e siècle.

L'identification de l'origine des différentes pièces comporte une part d'incertitude car très peu d'entre elles sont signées. Ce sont principalement les fouilles archéologiques et les récentes études de laboratoire qui font évoluer les connaissances.

La collection Debat

Les céramiques de la collection Debat comprennent un riche corpus de majoliques italiennes, des céramiques françaises (faïences et porcelaines) des XVII^e - XIX^e et quelques porcelaines de Chine de commande (Compagnies des Indes). Nous nous proposons de donner un aperçu de certaines de ces pièces.

1. Les majoliques italiennes

Elles représentent le fleuron de la collection. La plupart des pièces sont du XVI^e siècle et ont un décor volontiers influencé par les artistes de la Renaissance italienne. Un grand nombre de centres est représenté. Nous avons choisi d'évoquer successivement les vases de typologie Orsini-Colonna, les albarelli, les décors « a quartieri », les productions vénitiennes et quelques pièces rares.

Les vases de typologie Orsini-Colonna.

Ce sont les plus belles pièces de l'ensemble. Ces vases, de très grande qualité, représentent une particularité au sein du groupe des majoliques. Ils ont un style qui leur

est propre, facilement reconnaissable. Ils ont été produits à Castelli dans les Abruzzes, pendant une période limitée entre 1530-1560. Leur nom fait référence à une très belle bouteille à deux anses, de ce type, détenue par le British Museum, représentant la réconciliation des familles romaines Orsini et Colonna.

La collection comporte un ensemble d'albarelli, plusieurs chevrettes et un vase à anses torsadées. Ces pièces sont décorées de visages aux traits caricaturaux, parfois difformes. Les couleurs associant bleu intense, vert et jaune orangé ont un éclat et une profondeur toute particulière. Les chevrettes présentent un couvercle. Elles ont des becs verseurs en forme de tête de dragon, la gueule ouverte, recouverts d'écaille. Elles comportent des cartouches, généralement situés à la partie inférieure, avec des inscriptions de nom de remèdes en italien, certaines sont en caractères gothiques (photo 1). On en trouve quelques exemplaires dans les plus grands musées du monde (MET, British Museum, Louvre, Sèvres).



1
Chevrette à anse aplatie, munie d'un couvercle. Déversoir en forme de tête de dragon. Décor de deux portraits, l'un d'homme, l'autre de femme.

Inscription : SY DE EUPATORIO (Sirop d'eupatorium). H 24cm.

Italie, Castelli d'Abruzzes, vers 1530. © XC.

Les albarelli

Il s'agit de vases de forme cylindrique, à fond plat avec le plus souvent un bourrelet qui ourle l'ouverture afin de pouvoir y ficeler un parchemin ou un tissu pour l'obturer. Le corps présente parfois un rétrécissement ou un

double renflement pour en faciliter la préhension. Le nom proviendrait du persan « el barani » qui signifie vase à épices. Ils servent pour conserver les médicaments mais aussi épices, sucreries, confitures.

La collection Debat rassemble un vaste ensemble d'albarelli des XVI^e et XVII^e siècles, décorés pour la plupart en polychromie. Les pièces proviennent principalement de Faenza, de Sicile, d'Urbino, de Casteldurante, de Venise. Compte tenu de la variété des centres concernés et de la large période de production, les décors sont très variés. De nombreuses pièces comportent des symboles religieux (personnages saints, armoiries, emblèmes ecclésiastiques) traduisant leur utilisation dans les apothicaireries correspondantes.

Les albarelli de Faenza sont décorés pour la plupart d'un médaillon comportant un portrait ou un symbole religieux. Ils comportent le plus souvent une inscription pharmaceutique dans une réserve ou un phylactère. Les flancs sont décorés de rinceaux végétaux parfois disposés « a quartieri » (voir infra). Les décors sont d'une bonne finesse d'exécution, les couleurs éclatantes, l'émail de bonne qualité.

Les pièces siciliennes sont d'un décor très proche, en raison d'une production locale par des ouvriers de Faenza ayant migré en Sicile. Les spécialistes s'accordent à trouver la qualité de cette production souvent moins bonne que celle des pièces de Faenza.

Les pièces les plus intéressantes sont représentées par 2 paires d'albarelli d'Urbino et de Casteldurante décorés « a istoriato ».

Le décor « a istoriato » consiste à retracer en image une histoire à part entière, en utilisant toute la surface de la pièce de faïence. Les sources d'inspiration sont constituées par des épisodes bibliques, historiques, mythologiques eux-mêmes représentés à l'époque sur de multiples dessins et estampes. Les supports habituels de ces décors historiés sont les plats et les assiettes ; l'utilisation d'albarelli est rare. Le principal centre de production est Urbino avec une apogée vers 1520 sous le pinceau de Nicola da Urbino. Les deux albarelli d'Urbino (photo 2) appartiennent à une série dont un exemplaire se trouve au musée du Louvre.

La collection comporte des pièces avec d'autres types de décors : palmettes persanes, feuilles mi-parties, trophées, grotesques, armoiries.

Les décors « a quartieri »

« A quartieri » désigne une disposition de décor réparti dans des compartiments de formes variées avec un fond de couleurs alternées dans lequel s'ordonnent des



2

Albarelli à double renflement. Décor a istoriato d'une reine à la couronne radiée assise sur un trône avec un fond paysagé. Angelots présentant le phylactère.

Inscriptions : V D ARTANITA MA (Unguetum d'arthanita). H 20 cm.

Italie, Urbino, atelier Orazio Fontana (?), XVI^e. © XC.

rinceaux feuillagés et parfois des motifs de « grotesques ».

Ce type de décor naît à Faenza dans la première moitié du XVI^e où il restera en faveur durant tout le siècle. Il sera largement imité en Italie particulièrement en Sicile et dans le reste de l'Europe notamment avec les premières faïences françaises de Nîmes et Montpellier (voir infra).

La collection Debat contient un riche ensemble de vases de Faenza et quelques albarelli ainsi décorés.

Les vases de forme ovoïde, à col cylindre comportent un médaillon avec un portrait de guerrier ou d'un personnage antique surmontant une inscription pharmaceutique dans une banderole repliée. Les flancs du vase sont décorés de compartiments géométriques, alternés avec des fonds de couleurs variées (bleu, bleu noir, jaune, orange, vert). Ils comportent des rinceaux feuillagés et des fleurons de tons opposés. Certains d'entre eux contiennent, en plus, des motifs de trophées ou de grotesques (photo 3).

Les motifs de « grotesques » sont inspirés du décor des fresques murales découvertes vers 1470 dans les caves des ruines de la « Domus aurea » de Néron. Cette révélation de l'art antique inspirera les plus grands artistes

de l'époque en particulier Raphaël. Ils constituent un marqueur de l'art de la Renaissance italienne. Ils sont constitués d'animaux fantastiques, de sphinges, de mas-carons, de têtes d'angelots, etc.



3
Vase ovoïde à col cylindrique. Frises de quartefeuille alternées au col. Décor polychrome à quartiers de feuillages, de têtes d'ange, de rinceaux en dauphins. Médaillon avec tête de femme. Banderole repliée avec l'inscription : *LOC SANU[m] EXPERETU[m]* en lettres gothiques (Eau distillée de looch sanum et expertum). H 34 cm.
Italie, Faenza XVI^e vers 1545-50. © XC.

Les vases vénitiens

Venise est un centre artistique de premier ordre au début du XVI^e. La ville attire des potiers venant de l'extérieur (en particulier Faenza et Urbino). La production de majoliques y est riche et variée. La collection Debat comporte :

- un beau vase ovoïde, orné de trois portraits dans des grands médaillons, limités par des couronnes de lauriers. Il provient du célèbre atelier de maestro Domeneco.
- un bel ensemble de pièces à décors floraux (albarelli, vases) faits de rinceaux feuillus avec fleurs et fruits, typiques de ce centre. Parmi celle-ci, signalons un grand albarello à moutarde orné d'un portrait de femme et de rinceaux feuillus avec l'inscription *Mostarda*. La moutarde à l'époque n'a rien à voir avec ce que nous connaissons actuellement. C'est une spécialité vénitienne très appréciée. Il s'agit d'une espèce de compote comportant du coing, des graines de moutarde et du miel (photo 4).

Les pièces rares

Quelques pièces méritent d'être signalées pour leur rareté :

- Une grande plaque de Montelupo, ornée d'une béquille qui est l'emblème des converses de l'hospice de Santa Maria Nuova de Florence. Cette institution religieuse fondée en 1288 pour



4
Albarello à décor polychrome de fleurs. Dans un médaillon encadré par deux angelots et entouré de guirlandes, portrait d'une jeune femme. Rinceaux feuillus et fleurs sur le corps. Inscription : *MOSTARDA F* (Moutarde fine). H 32 cm.
Italie, Venise, XVI^e. © XC.

soigner les indigents était associée à un hôpital qui fonctionne toujours. Cette plaque est datée de 1587. Il s'agit d'une pièce unique.

- Une coupe et son couvercle d'un service d'accouchée. Il s'agit d'une production rare, spécifique de la Renaissance italienne. Le décor a istoriato représente une jeune femme et un enfant avec ses servantes. Le service comporte théoriquement cinq pièces (ouvrage de Piccolpasso) mais aucun ensemble complet n'est connu.
- Un pichet à col trilobé orné des armoiries du pape Léon X (né Jean de Médicis) avec sur les côtés, un décor de « palmettes persanes ». Cette pièce rare illustre les relations de la famille Médicis avec la papauté (photo 5).



5
Pichet à col trilobé. Sur une face, une tiare papale surmontant les clefs de Saint Pierre. Dans un médaillon entouré de lauriers, armoiries du pape Léon X (né Jean de Médicis). Sur les côtés, décor de « palmettes persanes ». H 43 cm. Italie, Toscane (Montelupo ou Caffagiolo), XVI^e, vers 1520. © XC.

2. Les céramiques françaises

Les céramiques françaises forment un ensemble varié avec des pièces datant de la fin du XVI^e jusqu'au XIX^e siècle ce qui permet de suivre l'évolution des styles et des techniques. Trois types de pièces peuvent être distingués : les faïences primitives françaises, les faïences du XVIII^e, les céramiques du XIX^e.

Les faïences primitives françaises.

Ce terme désigne un corpus de pièces, produites en petit nombre, au XVI^e au sein desquelles les céramiques des apothicaireries hospitalières tiennent une place importante.

La collection Debat en contient un très bel exemplaire avec une chevrette polychrome à anse plate présentant sur la panse des godrons décorés de rinceaux soulignés par une partition *a quartieri*. Il existe une course d'acanthes à l'épaule et sur le pied. Elle porte un mascaron en forme de tête de lion à la base de l'anse, surmontant un ruban se terminant par des masques caricaturaux (photo 6). Cette chevrette date de la fin XVI^e- début XVII^e. Son attribution fait l'objet de discussions depuis de nombreuses années : soit Antoine Syjalon de Nîmes, soit un atelier de Montpellier. La disposition et le type de décor montrent bien la forte influence italienne sur les premières productions méridionales françaises.

Les faïences du XVIII^e

La collection comporte un bel ensemble de pièces décorées en camaïeu bleu et en polychromie. Il s'agit pour la plupart de pièces de grand feu. Les centres représentés sont Nevers, Rouen, Paris, Bordeaux, Lille.



6
Chevrette à anse plate. Décor à quartieri de feuillages et rinceaux. Tête de lion moulée à la base de l'anse. Feuilles d'acanthé à la base et à l'épaule. Masques caricaturaux à l'extrémité de l'écriteau. Inscription : S[irupus] CAPILLOR VE[neris] (sirop de Capillaire). H 27 cm. France, Nîmes ou Montpellier, XVI^e-XVII^e © XC.

Il existe une grande variété de décors : lambrequins, décor rocaille.

Le lambrequin encore appelé broderie tire son origine dans le répertoire de l'Extrême Orient. Il apparaît à la fin du XVII^e. Utilisé tout d'abord par Rouen, son emploi se généralise avant d'être délaissé après le premier tiers du XVIII^e.

Certaines pièces présentent un intérêt tout particulier par la qualité de leur décor ou par l'histoire qui s'y rattache :

- Un grand vase ovoïde de Paris ou Saint Cloud qui associe aux lambrequins un décor floral montrant bien l'influence de la céramique chinoise.
- Une bouteille décorée de lambrequins avec un cartouche aux armes de Marie Adélaïde d'Orléans, petite fille de Louis XIV. Elle évoque sa retraite au couvent des bénédictines de la *Madeleine de Traisnel*, rue de Charonne, à Paris où elle créa une apothicairerie. Elle fait partie d'un ensemble qui a été bien

étudié et correspond à une production de la fabrique Pavie à Paris entre 1730 et 1740 (photo 7).

- Un très beau pot droit, avec son couvercle, à décor de lambrequins avec un grand chiffre (LCM) entrelacé surmonté d'une couronne ducale mérite une attention particulière pour la perfection de sa réalisation.
- Signalons enfin un petit pot à onguent, en porcelaine tendre de Saint Cloud, signé StC T (Saint Cloud Trou). Il présente un décor de lambrequins d'une remarquable finesse.



7
Bouteille à décor bleu et manganèse de lambrequins. Cartouche aux armes de Marie-Louise Adélaïde d'Orléans, fille du Régent.
H 25 cm.
France, Paris, Pavie, XVIII°. © XC.

Quelques pièces sont décorées en petit feu. Ce procédé consiste à déposer le décor sur un émail qui a fait l'objet d'une première cuisson. Il offre une importante variété de couleurs parmi lesquelles : les roses et les rouges inaccessibles au grand feu. Cette technique apparaît en France dans la deuxième moitié du XVIII° et va fortement se développer dans le courant du XIX°. La collec-

tion contient un ensemble de pièces de petit feu, attribuables à la manufacture de Sceaux dont un grand pot couvert à décor de guirlandes fleuries qui est tout à fait unique par sa taille (photo 8).



8
Pot couvert. Décor polychrome de petit feu de guirlandes fleuries nouées. Prise en forme de citron. Inscription : PÂTE DOUCE.
H 25 cm.
France, Sceaux, XVIII°-XIX°. © XC.

Les céramiques du XIX°

Elles sont marquées par une simplification des formes et le remplacement progressif de la faïence par la porcelaine. La collection en contient quelques beaux exemplaires (photo 9).

3. Les porcelaines chinoises de la Compagnie des Indes

La découverte par les portugais de la porcelaine chinoise au début du XVI° est à l'origine d'un fort engouement en Europe qui va se traduire par de nombreuses commandes acheminées par des compagnies maritimes spécialisées dans le commerce. Ces pièces destinées à l'exportation européenne sont désignées sous le terme de Compagnies des Indes ou Chine de commande. Leur production s'étale entre le XVII° et le XIX°. La collection Debat en contient deux beaux exemples :

- une paire de bourdaloues avec leurs couvercles décorés très finement de branchages fleuris avec des oiseaux et de personnages orientaux.



9

Deux pots couverts en porcelaine. La prise du couvercle est en forme de gland. Décor polychrome avec dorure d'une guirlande de chêne et d'un écusson. Inscriptions : *EXT GRATIOLAE* (extrait de gratiole) et *EXT UVAE URSI* (extrait de raisin d'ours). H 18 cm. France, Paris, Deroche, XIX^e vers 1820. © XC.

- un ensemble de chevrettes et pots droits décorés de l'aigle impérial russe couronné, à deux têtes, les ailes déployées, tenant dans ses serres deux épées. Ces pièces produites sous la dynastie Qing représentent une commande de Pierre le Grand, vers 1720, pour sa pharmacie de Moscou (photo 10).

Cet ensemble est exceptionnel par la nature de son commanditaire et par la rareté de ce type de pièces. Les seules connues sont détenues pour l'une d'entre elle par le British Museum et pour quelques autres par le musée de l'Ermitage à Saint Pétersbourg.

Ce survol rapide des céramiques de la collection Debat ne doit pas faire oublier l'ensemble de mortiers et de matériel médico-pharmaceutique ancien. C'est une des richesses du musée du Service de santé des armées qui gagne à être mieux connue.

Xavier CHANUDET
Professeur agrégé du Val-de-Grâce

Références

Alexandre-Bidon D

Dans l'atelier de l'apothicaire. Histoire et archéologie des pots de pharmacie XIII^e-XVI^e siècle.

Picard ed, Paris, 2013, 336 p

Barbe F

Majolique. L'âge d'or de la faïence italienne au XVI^e siècle.

Citadelles & Mazenod ed, Paris, 2016, 272 p

Chompret J

Les faïences françaises primitives d'après les apothicaireries hospitalières.

Nomis ed, Paris 1946



10

Porcelaine. Chevrette et pot droit aux armes impériales russes. Aigle héraldique couronné à deux têtes tenant l'épée et le sceptre. Entrelacs de fleurs de branches de rosiers et d'églantiers. Commande pour la pharmacie de Pierre le Grand. H 17 cm, 24 cm. Chine, dynastie Qing, compagnie des Indes, XVII-XVIII^e. © XC.

Chompret J

Répertoire de la majolique italienne, 2 tomes.

Nomis ed, Paris 1949

reprint : Ed San Gottardo, Milano, 1986

Dorveaux P

Les pots de pharmacie : leurs inscriptions présentées sous forme de dictionnaire (Ed 1908)

Reprint BNF Gallica.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57477931>

Fiocco C, Gherardi G, Sfeir-Fakhri L

Majoliques italiennes du musée des arts décoratifs de Lyon. Collection Gillet.

Faton ed, Dijon, 2001, 341 p

Giacomotti J

Catalogue des majoliques des musées nationaux.

Edition des musées nationaux, Paris, 1974, 500 p

James R

Dictionnaire universel de médecine, de chirurgie, de chimie, de botanique, d'anatomie, de pharmacie et d'histoire naturelle, etc., précédé d'un Discours historique sur l'origine et les progrès de la médecine, traduit de l'anglais de M. James par Mrs. Diderot, Eidous et Toussaint, revu... et augmenté par M. Julien Busson, 6 tomes, Paris, 1766.

<https://books.google.fr>

Kallinich G

Pharmacies anciennes. Intérieurs et objets.

Office du livre, Fribourg, 1977, 2eme ed, 252 p

Lafont O et al

Dictionnaire d'histoire de la pharmacie. Des origines à la fin du XIX^e siècle. 2ieme ed

Pharmathèmes ed, Paris, 2007, 495 p.

Lemery N

Dictionnaire universel des drogues simples, 3^{ième} ed, Paris, 1783, 1015p.

Gallica :

<http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30786808n>

Lemery N

Pharmacopée universelle contenant toutes les compositions de pharmacie

Paris, 1697, 1001p

BIUM

<http://www.bium.univparis5.fr/histmed/medica/cote?05111>

Sani EP

Italian renaissance maiolica

V&A publishing, London, 2012, 192 p

Thornton D, Wilson T

Italian Renaissance Ceramics. A catalogue of the British Museum collection.

British museum press, London 2009, 2 vol, 814 p

Un célèbre officier d'administration de réserve du Service de santé : Marcel Proust (1871-1922)

L'appartenance du célèbre écrivain Marcel Proust (Valentin, Louis, Georges, Etienne, Marcel pour l'état-civil) au corps des officiers d'administration du Service de santé avait été signalée en 1996 aux lecteurs de la revue « *Médecine et Armées* » (1) par le biais d'un article qui détaillait notamment, sur la base de la nombreuse correspondance de l'intéressé, ses craintes d'un rappel sous les drapeaux au cours de la première guerre mondiale, en dépit d'une radiation des cadres intervenue en 1910. Le texte faisant état de ce rattachement à un des corps du service de santé, obtenu après l'examen réglementaire et complété par des périodes d'instruction, il nous a paru intéressant de procéder à quelques recherches complémentaires permettant de mieux préciser les conditions dans lesquelles Marcel Proust intégra ce corps et ce qu'il en advint.

Valentin (Marcel) Proust et le service militaire obligatoire (1889-1890)

Le jeune Proust avait effectué ses obligations du service militaire obligatoire sous le régime de « l'engagement conditionnel », procédure qui permettait pour un titulaire du baccalauréat âgé de 18 ans de n'effectuer qu'une année de service actif au lieu de trois, à partir du 15 novembre 1889 au 76^e régiment d'infanterie à Orléans, caserne Coligny, en qualité de soldat de 2^e classe. A l'issue, le 14 novembre 1890, il reçut un « certificat d'instruction militaire » et obtint aux examens de fin d'année la note « assez bien ». Renvoyé dans ses foyers, il passa dans la disponibilité de l'armée d'active dès le 15 novembre et dans la réserve de l'armée d'active le 11 novembre 1892 (2).

L'accès au corps des officiers d'administration (service des hôpitaux militaires) en 1893 :

Courant 1893, Marcel Proust écrit à son père, le professeur de médecine Adrien Proust, qu'il doit « préparer

un examen d'officier » et lui demande d'interroger à ce sujet le médecin militaire Kopff, de l'état-major du Gouvernement militaire de Paris. Pierre-Albert (dit Albert) Kopff était alors médecin-major de 1^e classe au Gouvernement militaire de Paris, après avoir été le médecin-major de 2^e classe au 76^e RI au moment où Proust accomplissait son service militaire dans ce régiment. Ami de la famille, il était par ailleurs pianiste et compositeur (3).

C'est à l'issue de cet examen qu'il accèdera au corps des officiers d'administration du service des hôpitaux militaires, en cette même année 1893.

Les officiers d'administration d'active et de réserve des hôpitaux militaires en 1893 :

Depuis les lois du 16 mars 1882 sur l'administration de l'armée et du 1^{er} juillet 1889 complétant la précédente et consacrant l'autonomie du Service de santé militaire, les officiers d'administration du service des hôpitaux qui, tout en étant placés sous l'autorité des médecins militaires, avaient été jusque-là dépendants du Service de l'Intendance dont ils constituaient un des cadres d'officiers d'administration, étaient devenus un corps distinct rattaché au Service de santé.

Les grades du corps évoluaient d'officier d'administration adjoint de 2^e classe (OAA 2) à officier d'administration principal (OAP).

S'agissant des officiers de réserve, le recrutement était assuré parmi les anciens cadres de l'armée d'active et parmi les anciens engagés conditionnels ayant obtenu au moins la mention « bien » à l'examen subi à la fin de leur année de service. Le candidat devait, pour prétendre à une nomination au grade d'officier d'administration adjoint de 2^e classe (OAA 2), présenter une requête au Ministre, appuyée d'un dossier comprenant son état des services, un extrait du casier judiciaire et la copie de son certificat d'instruction militaire. Complété par la dernière feuille de notation de l'intéressé, ce dossier était communiqué à la commission d'examen composée de deux officiers d'administration et d'un médecin militaire.

Le candidat, convoqué à cet examen, était interrogé de manière à constater ou non son aptitude nécessaire aux travaux de rédaction et de comptabilité associés à l'emploi à tenir, et principalement sur le contenu du règlement sur le Service de santé de l'Armée du 23 novembre 1889.

Une fois nommé OAA2, le nouvel officier d'administration du service des hôpitaux était régulièrement convoqué à des périodes d'instruction mais ne pouvait pas raisonnablement espérer un avancement dans le corps : En 1892, par exemple, l'effectif des officiers de réserve

¹ La rédaction remercie chaleureusement l'auteur d'avoir confié à

Asklépios ses remarquables clichés personnels et d'en avoir assuré lui-même l'élégante mise en page.

était de 658 OAA 2 pour 1 OAA 1, 1 OA2, 1 OA1 et aucun OAP (4)

L'accès et la carrière de Marcel Proust dans le corps des officiers d'administration :

Candidat admis à se présenter à l'examen d'accès au grade d'OAA 2, en dépit de sa mention « assez bien » obtenue à la fin de son service actif, a priori insuffisante, Marcel Proust fut nommé à ce grade et affecté au Gouvernement militaire du Paris par décret du 23 septembre 1893 publié au JO du 26 septembre 1893 (5). Les nommés y étant repris par ordre de mérite, on constate qu'il fut reçu 22° sur 25.

C'est dans cette situation qu'il suivra du 28 mai au 24 juin 1894 une période d'instruction à l'Hôpital militaire Saint-Martin de Paris, près de la gare de l'Est, créé en 1860 et qui deviendra l'Hôpital Villemin en 1913.

Convoqué à nouveau en 1895 et 1896, il ne pourra participer à ces périodes d'instruction en raison de son état de santé, mais à sa grande surprise, en 1901, il apprend sa promotion au grade d'officier d'administration de 2° classe par décision ministérielle du 8 juin 1901 et s'étonne dans une lettre à Léon Faisans : « après avoir fait mon service dans l'infanterie (...) quand, plus tard, j'ai été trop souffrant, je me suis fait nommer officier d'administration. Mais mon état s'aggravant, je n'ai jamais exercé des fonctions, bien que j'aie eu de l'avancement à l'ancienneté (...) »

En fait, Marcel Proust, officier d'administration adjoint du service des hôpitaux, a tout simplement bénéficié des effets de la mise en place par la loi du 28 avril 1900 (6) de la nouvelle hiérarchie qui replaçait ces officiers d'administration adjoints de 2° et 1° classe en « officiers d'administration de 3° classe » (OA 3), premier grade d'officier du corps des officiers d'administration du service de santé, correspondant au grade de sous-lieutenant dans la hiérarchie militaire.

Ces nouveaux officiers d'administration de 3° classe admis dans le cadre auxiliaire du service de santé avant le 8 juillet 1900 (c'était le cas de notre écrivain) furent tous nommés au grade d'officier d'administration de 2° classe de réserve (OA2) (Lieutenant) ce qui explique les termes de la correspondance évoquée ci-dessus.

Convoqué à nouveau en 1908, il considère alors que son état de santé se dégradant, une procédure de réforme est à envisager.

Il sera en effet rayé des cadres par une décision du 30 août 1911 pour cause de maladie, et en reçoit l'avis par une lettre signée le 6 septembre par le Médecin général Émile Calmette (1851-1934) (7) directeur du Service de santé du Gouvernement militaire de Paris, sans qu'il y ait trace de passage par une commission de réforme.

Ainsi s'achève la carrière d'officier de réserve de Marcel Proust.

Après la radiation des cadres, les alarmes de Marcel Proust

La guerre de 1914-1918 entraînera pour l'écrivain de nombreuses alarmes dues à sa crainte, en dépit de son état de santé, de se voir rappelé sous les drapeaux et de devoir servir, le cas échéant, dans un corps militaire dont il ne connaît pas grand-chose. Il écrit ainsi à son ami Louis d'Albufera, en 1915 : « Je dépends du service de santé des hôpitaux mais je ne suis pas en état d'y rendre le moindre service, d'autant plus que (...) je ne sais pas un mot de mon métier ».

Convoqué devant le conseil de révision qui examine les exemptés et réformés le 13 avril 1915, il est dispensé de la formalité de l'examen de contre-réforme. Convoqué à nouveau par la commission spéciale de réforme le 7 juillet 1915, il est « ajourné à six mois ». Après une nouvelle visite, il est proposé pour la réforme (réforme n°2 prévue « pour infirmités antérieures à l'incorporation (...) et provenant de maladies ne résultant pas du fait des obligations du service militaire »), qui est enfin prononcée.

Marcel Proust ne semble pas avoir conservé, après la fin de la première Guerre mondiale et la publication d'« À l'ombre des jeunes filles en fleurs » qui reçoit le prix Goncourt en 1919, le moindre souvenir de son passage de plus de 17 ans dans le corps des officiers d'administration de réserve du service de santé : on constate ainsi que son mémoire de proposition établi par lui-même pour le grade de chevalier de la Légion d'honneur, décoration qui lui sera attribuée en 1920 (8), ne cite que son année d'engagement conditionnel d'Orléans au 76°RI et nulle mention n'est faite de sa carrière d'officier de réserve. Il est vrai que l'instruction de cette proposition de décoration fut faite au titre du ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts.

Colonel (h) Jean-Pierre Capel

- (1) D. BABIN, *Tribulations de l'officier d'administration de 2° classe de réserve du service de santé Marcel Proust*. Médecine et armées 1996, 24, 2, pp. 149 à 153.
- (2) Pièces militaires de Marcel Proust – archives de Paris.
- (3) Pierre-Albert KOPFF (1846-1907) médecin major de 2° classe au 76°RI à Orléans, puis médecin-major de 1° classe au Gouvernement militaire de Paris.
- (4) P.J LINON, *Officiers d'administration du Service de santé* – EREMM 1983- p.131.
- (5) Et non du 4 octobre 1893 comme indiqué dans ses papiers militaires reproduits par les archives de Paris.
- (6) Loi du 28 avril 1900 – JO du 8 mai 1900, p.2869.
- (7) Médecin général Emile Calmette (1851-1934), alors directeur du Service de santé du Gouvernement militaire de Paris
- (8) Décret du 25 juillet 1920. La décoration fera l'objet d'un procès-verbal de réception du 24 novembre.

Gérald Mesny médecin militaire français au service de la Chine (1^{ère} partie)

« Hier, à 8 heures du soir, Mesny est mort comme un homme brave. Pour le bien de l'humanité, il a payé de sa personne... Paix à ses cendres, que la terre soit pour lui comme un duvet » (*Noayya Jisni*, journal russe d'Extrême-Orient, 13 janvier 1911)

Le contexte historique



Image d'Épinal du siège des légations étrangères de Pékin (DR)

La Chine, depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle, est la victime d'agressions occidentales répétées. Le Japon s'y engouffre, obtenant l'île de Formose par les armes puis lorgnant sur la Corée et la Mandchourie.

Depuis novembre 1899, de multiples émeutes sont conduites par les Boxers, traduction occidentale du nom d'une secte chinoise du « poing de la justice et de la concorde. En opposition avec la dynastie mandchoue, xénophobes et nationalistes, ils se focalisent sur les églises chrétiennes, les missionnaires et les convertis chinois, puis sur « les diables étrangers ». L'agitation populaire inquiète les représentants des puissances étrangères, Européens, Japonais et Américains, en poste à Pékin. Tous unis, ennemis d'hier et de demain demandent des mesures répressives contre les « Boxers ».

L'impératrice douairière Tseu Hi a repris le pouvoir le 21 septembre 1898, après avoir ourdi une révolution de palais avec le chef des armées chinoises Yuan Shi Kai. Elle séquestre l'empereur en titre Guan Xu. Face au danger, Occidentaux et Japonais réunissent une force navale. L'amiral anglais Sir Edward Seymour se dirige vers Pékin le 10 juin avec une force terrestre de 1200 hommes mais, la résistance des « Boxers » l'oblige à se réfugier dans l'arsenal chinois de Hsi-ku, près de Tien-tsin (Tianjin). Il ne sera délivré que le 25 juin. Le 16 juin, les « Boxers »

assiègent Tien-tsin. Le 17 les alliés font sauter les forts de Takou, à l'entrée de la rivière Pei Ho, libérant l'accès de Tien-tsin et Pékin.

Le 20 juin, l'ambassadeur d'Allemagne von Ketteler qui veut négocier avec le Grand conseil, est assassiné. Commence alors le siège des légations étrangères de Pékin par les « Boxers », aidés mollement par l'armée impériale. Tien-tsin est dégagée le 14 juillet 1900. Le 4 août, 20 000 hommes (800 Français), commandés par le général Alfred Gaselee, partent de Tien-tsin vers Pékin. Le 5, un sérieux affrontement a lieu avec l'armée impériale chinoise à Pei-Tsang (nord-ouest de Tien-tsin). Les canons français de 75 y sont employés pour la première fois avec efficacité. Les Chinois se retirent en direction de Pékin. Le 9, la colonne rejointe par deux compagnies de troupes françaises, progresse vers la capitale, à l'est de la ligne de chemin de fer. Les Japonais, le plus fort contingent (10 000 hommes), sont de tous les combats. Avant l'assaut final, les troupes alliées se rassemblent à Tung-Chow, à l'est de la capitale.

Le 14 août, le corps expéditionnaire entre dans Pékin. Tseu Hi s'enfuit vers l'ouest, à Xian, emmenant l'empereur de Chine, Guan xu. Les troupes étrangères mettent à sac le palais impérial (cf Pierre Loti dans « Les derniers jours de Pékin »). L'occupation est sans pitié, les Japonais « s'y distinguent » particulièrement.

Le 7 septembre 1901, le traité de Pékin place la Chine sous curatelle, la condamne à une très lourde amende et au démantèlement des forts côtiers. Dix hauts personnages proches des « Boxers » sont « autorisés » à se donner la mort, des centaines d'autres sont exécutés. Les ports, les douanes, les chemins de fer passent sous le contrôle des puissances étrangères. Tseu Hi ne retournera à Pékin que le 7 janvier 1902 et conservera, reclus dans son palais de la Cité Interdite, l'Empereur Guan-Xu. La dynastie mandchoue incapable de protéger ses sujets a « perdu la face » et « le mandat du ciel ».

Le général Yuan Shi Kai, pas directement compromis avec les « Boxers », poursuit son ascension vers le pouvoir.

Une première partie de carrière sans originalité²

Gérald Mesny est né à Brest le 28 mars 1869, d'un père médecin de marine qui eut quatre enfants dont les deux aînés, Joël puis Gérald, seront médecins militaires. Le 27 novembre 1889, il est élève à l'École de médecine navale de Brest. Avec Joël, il intègre l'École principale de médecine de la marine de Bordeaux en octobre 1890. Il fait partie de sa première promotion (147 élèves avec différents degrés d'instruction médicale). Une bourse avec trousseau lui est attribuée par le conseil municipal de Brest.

Nommé médecin auxiliaire de 2^e classe de la marine, le 4 janvier 1894, après sa thèse soutenue à la Faculté le 27 avril 1894, il quitte l'école avec le grade de médecin

² Toutes les informations issues de l'administration militaire sont répertoriées au service historique de l'armée de terre (SHAT) 7Yf n° 94684 (dossier de pension du 6 août 1929)

aide major de 2^e classe de la marine puis, affecté à l'hôpital de Brest (ci-dessous). Joël était sorti en 1893.



Deux portraits de Gérald Mesny
(archives de la famille Garcia-Mesny)

Le 5 juin 1894, il part pour le Sénégal où il est affecté au service général et au service des troupes et y reste deux ans. Mesny est affecté à Brest comme médecin major de la côte nord de la rade de Brest, au service de l'artillerie. Le 4 juin 1897 débute sa deuxième campagne au Sénégal (médecin major d'un bataillon de Tirailleurs sénégalais). Il apprend et parle le Wolof, ayant le goût des langues exotiques noteront ses chefs. Le 30 juin 1899, il est de nouveau à Brest au service de l'artillerie.



Caserne française à Tien-tsin

Mesny « le Chinois »

  31 ans, il est affecté (9 juillet 1900) au 18^e RIC appartenant à la réserve de Chine, en garnison   Vi tri (Indochine), et rejoint le *corps expéditionnaire (CE) international* combattant la révolte des *Boxers*. Mesny

restera affecté en Chine jusqu'à sa mort. Il y précède de deux ans son frère a n  Joël qui, lui aussi médecin de marine, finira ses jours en Chine (décès le 9 juillet 1932 à Han K ou).



Troupes coloniales françaises à Tien-tsin (DR)

Lors de cette expédition Mesny se montre « *excellent médecin, très dévoué, très zélé.* » Il est proposé pour le grade de médecin de 1^{re} classe, c'est la deuxième fois. « *Très actif, (...) médecin militaire hors ligne (...) Comme aide major, montre ses qualités après la mort du médecin de 1^{re} classe du bataillon, le remplace, mérite la satisfaction de ses chefs. Médecin, chirurgien et dentiste, a rendu de précieux services.* » Le chef du service de santé du CE français précise qu'il est « *détaché à Tien-tsin (Tianjin)   l' cole de m decine³ comme professeur* », nomination confirmée par le ministre de la marine. Il succède à Houillon (Bordeaux 1890-93). Jusqu'au 15 Août 1902, il est également au service du gouvernement provisoire de Tien-tsin. Le "séjour guerre" devient "séjour hors cadre" (en clair, "séjour paix" pour l'administration).

Outre du service des m eurs, Mesny est chargé du service médical des prisons. Il améliore le sort des prisonniers, a re les locaux, leur assure une alimentation régulière et s'oppose aux traitements arbitraires. Il utilise les mendiants comme balayeurs, leur crée un asile de 600 places et améliore l'hygiène de la ville. Après la révolte des « Boxers », les autorités chinoises légitimes jugeront unanimement leur ville transformée, désormais modèle d'urbanisation des grandes villes chinoises.

Mesny organise la lutte contre une * pid mie de choléra* ( t  1901), crée le réseau quarantenaire du golfe de Pet chili, ouvre 4 hôpitaux, établit un cordon sanitaire et fait de ses ex-mendiants devenus balayeurs, des agents sanitaires. La population ren cle devant les décisions de ce « *diable étranger* » ; diplomate, il fait endosser les mesures par une haute autorité chinoise : la face est sauve, les mesures appliquées, l'épidémie stoppée. L'hostilité envers les étrangers ne faiblit pas.

Le 11 août 1902, le major allemand E. Falkenhayn adresse à Gérald Mesny les félicitations officielles du

³ «Imperial medical college»

gouvernement provisoire pour l'organisation de la lutte contre l'épidémie de choléra et la transformation des conditions de vie des habitants. Le lieutenant-colonel Arlabosse (du 16^{ème} colonial) écrit : « ...**votre seul but était de faire aimer chez cette malheureuse population le nom de la France.** »

En février 1902, Mesny était passé du corps des médecins de marine à « l'armée coloniale » comme médecin aide major de 1^{ère} classe (2 galons), puis en juin, médecin major de 2^e classe (3 galons qu'il gardera jusqu'à sa mort).

Gérald Mesny rentre en France le 20 septembre 1903, épouse Thérèse Vermillard le 7 novembre à Dolomieu (Isère), l'emmène en Chine le 7 décembre : son séjour s'y achèvera le 12 janvier 2011.

Pendant l'hiver 1903-1904, il combat une **épidémie de peste bubonique et pulmonaire**, sévère dans la région de Takou (Tanggu), moins rude aux portes de Tien-tsin. En mai 1904, une **épidémie de typhus exanthématique** touche les étudiants de l'*Imperial Medical College* et tue le docteur Laville, réserviste des troupes coloniales (TC). Pour lui succéder, Mesny impose Chabaneix (Bordeaux 1891) qui mourra du typhus en 1913 (récit de Victor Segalen), malgré les autorités parisiennes préférant Masse (Bordeaux 1899) et les autorités chinoises qui « *se méfient de ceux qu'ils ne connaissent pas* ». Gérald Mesny est nommé « médecin du consulat de France » à Tien-tsin, en « **témoignage de satisfaction (pour) les efforts qu'il fait pour propager l'influence française** » (Delcassé, ministre des affaires étrangères : AE).

Mesny acquiert la confiance du tout puissant général Yuan Shi Kai, vice-roi du Zhili (1903-1907) qui développe la ville de Tien-tsin ; il entre en contact direct avec les familles des hauts dignitaires chinois dont le ministre des AE. Mais sous la pression des Japonais, le vice-roi Yuan autorise la création d'une école de médecine militaire à Tien-tsin (direction japonaise, cours en japonais, traducteurs chinois). Elle veut former en 2 ans, puis 3 puis 4, des « *médecins complets (...) grâce à la science japonaise, quintessence de la science occidentale et de l'intelligence asiatique* ». Les résultats sont médiocres selon Mesny⁴ (novembre 1907). Nait une lutte de prestige, puis un compromis, entre l'*Imperial Medical college* de Mesny et l'*Imperial Army Medical College* des Japonais. L'enseignement du premier (à direction et responsabilité chinoises), assuré par les médecins des TC françaises, se fait en anglais (après 5 ans de mise à niveau en sciences et anglais), dure 4 ans et demi, ouvre sur les carrières médicales civiles et militaires ; il permet l'accès au mandarinat. Le second ne prépare qu'aux carrières médicales militaires.

L'attaché militaire français à Pékin, écrit au ministre de la guerre : « *la situation que le jeune docteur Mesny occupe (...) est unique, (...) ayant sous ses ordres les médecins militaires appartenant à des nationalités différentes, (il possède) savoir technique, esprit d'initiative, de décision, d'activité et de tact (...) dans un pays aussi réfractaire à toutes les questions de progrès et de l'hygiène, chez un peuple aussi susceptible.* » Pour services rendus à la Chine, Mesny obtient une récompense exceptionnelle : la décoration du « 3^e rang, 1^{ère} classe, du Double dragon », ce qui lui donne rang de Mandarin.

La guerre russo-japonaise (1905) et la défaite russe à Moukden et Tsushima, mène les Japonais à occuper la Mandchourie méridionale. La chute de Moukden (l'actuelle Chen Yang) fait échouer l'ambassade chinoise de Mesny auprès des Russes, afin d'y établir des hôpitaux de la Croix-Rouge chinoise. En août, le vice-roi Yuan Shi Kai l'envoie en Mandchourie occupée par l'armée japonaise, avec les pleins pouvoirs pour stopper l'épidémie de peste et la mainmise japonaise sur la région : gendarmes et police secrète japonais l'empêchent d'agir.

En septembre 1905, Yuan Shi Kai l'envoie à Pékin, à la disposition des Hauts Commissaires blessés dans un attentat à la bombe (gare de la capitale).

Fin 1905, il combat la **peste bubonique** aux environs de Niu-Zhuang et s'installe à Yingkou, rive sud-ouest de la rivière, deux villes du golfe de Liaodong, au nord de la presqu'île de Dairen et de Port Arthur.

En 1906, l'**épidémie de peste** dans le centre minier et manufacturier de Tangshan, menace Tien-tsin, touchant 6% des ruraux. Mesny prend des mesures autoritaires et reçoit des menaces de mort : « *j'ai dû organiser le service au milieu des plus grosses difficultés et des objections des Chinois et des Européens que nos mesures touchent dans leur commerce et leurs intérêts.* » L'épidémie dure 4 mois. Mesny ne s'en retire qu'après que la dernière victime est tombée. Tien-tsin est épargnée.

À l'*Imperial Medical College*, devant les succès remportés par les médecins qui en sont issus dans l'armée chinoise et les emplois civils du gouvernement, le chiffre des élèves est porté à 50 au lieu de 25 par division, une troisième division est ajoutée et deux chaires sont créées (pharmacie et médecine).

Mesny défend l'influence et les couleurs de la France

Dans un rapport confidentiel à Paul Claudel, consul de France, Mesny indique qu'il défend les positions françaises, cherche à retarder l'entrée dans le corps enseignant des médecins chinois formés en Europe et en Amérique par les Anglo-Saxons ; qu'il doit jouer un jeu subtil pour empêcher l'arrivée de médecins non chinois,

⁴ Archives familiales

Américains, Japonais et autres. Grâce à l'appui du directeur chinois, le docteur Watt, Mesny impose le pharmacien major de 2^e classe Duval et le médecin aide major de 1^{ère} classe Delage qui assurent déjà des cours à l'école. Mesny est nommé *officier d'Académie* le 13 janvier 1907.



École de Tien-tsin 1903 : dédicace de la classe des « seniors » (Document Garcia-Mesny)

Après la peste, c'est à nouveau **le choléra**. Mesny est chargé d'inspecter la zone située à une centaine de lis (# 57 km) de chaque côté de la ligne de chemin de fer qui va de Tien-tsin à Shan-Hai-Guan où se termine, sur la mer, la Grande muraille. Il visite toutes les villes, tous les camps militaires et donne aux autorités locales et aux généraux en poste toutes les instructions nécessaires pour lutter contre le fléau. En décembre 1907, le Dr T. W. Watt, le directeur de l'*Imperial Medical College* et chef du département de la santé écrit à son administration une lettre très élogieuse sur l'action de Mesny.

Mesny établit un mémoire retraçant l'histoire de l'*Imperial Medical College* :

1) L'école impériale de médecine de Tien-tsin, fondée par des missionnaires anglais, est passée aux médecins militaires des TC françaises. Il rappelle le docteur

Laville, mort victime du devoir, et indique la composition du corps professoral : les docteurs Mesny, Chabaneix, Delage, le pharmacien Duval, tous des TC, et le docteur King, médecin chinois diplômé de l'école.

2) Il souhaite que, si l'enseignement est donné en anglais, le français puisse être utilisé.

3) Il se dit très satisfait que la direction de l'école soit assurée par le docteur W.T. Watt, directeur en chef, et son second le docteur K.Y. Kwan. Si le nombre des professeurs est très insuffisant, il n'en demande pas d'autres pour ne pas se voir imposer des médecins formés par les Anglo-Saxons.

4) Il voudrait qu'un Institut Pasteur s'ouvre à Tien-tsin et collabore avec l'école. Pour favoriser l'usage du français, la France devrait s'ouvrir aux boursiers chinois et inviter les médecins formés par l'école de Tien-tsin à des congrès médicaux métropolitains. Il préconise l'entrée dans les écoles françaises de médecine militaire des étudiants chinois qui, « *bien tenus par la discipline, se consacraient à la médecine et non à la politique et à la révolution* ». Il estime l'école de Bordeaux plus adaptée à la mentalité chinoise que celle de Lyon, « *trop stricte* » (sic !).

5) Il souligne que les Français sont en butte à l'hostilité permanente des Anglo-Saxons : « *un latin (...) est un ennemi appartenant à la race des concurrents politiques, commerciaux et religieux.* » (Mesny, rapport 1907⁵).

Le rapport de Paul Claudel (25 novembre 1907) à la sous-direction Asie du Ministère des AE, reprend les grandes lignes, suggestions et expressions du mémoire de Mesny. Il souligne les avantages de l'école de médecine de Tien-tsin. Il relève que Gérald Mesny (Bordeaux 1890), chef du corps enseignant porte trois galons, alors que Chabaneix (Bordeaux 1891), son subordonné, est déjà à quatre, « *ce qui place tout le monde en position fautive* ». Puis Paul Claudel intercède à nouveau auprès des autorités françaises : « *La France n'a pas de meilleur serviteur et le consulat d'auxiliaire plus dévoué (...)* Je serais heureux (qu'il) reçoive un grade dû à ses services et à la haute position qu'il occupe actuellement auprès des autorités de la province.

En juin 1908, **la notation militaire de Mesny** relève « *dans une région infestée par la peste et l'hostilité aveugle des population (...), les efforts, le savoir, le dévouement. À l'école de médecine, c'est grâce à son influence que nous avons pu conserver pour les médecins français le monopole de l'enseignement et repousser les tentatives faites par les autres nations pour y introduire leurs protégés.* »

Ces éloges sont sans écho à Paris, comme si l'insistance des diplomates des AE étaient un frein à son avancement : Mesny dit son amertume dans une lettre à son ami le docteur Heim, résidant à Paris : « *Je suis un inconnu qui ne réclame jamais (...) je suis un homme de rien pour Paris.* »

Sur le plan personnel, sa femme et lui sont meurtris par le deuil : un premier enfant (Yves-Marcel, né le 7 juillet 1904, meurt le 2 octobre. Le 17 février 1905 naît un deuxième garçon (Marcel-Yves), mort en juillet. La légende d'un empoisonnement des petits par la servante chinoise, sur ordre d'une société secrète, reste à ce jour démentie par la famille Mesny.

⁵ Archives familiales

Puis vient Yvonne Marie Hélène, le 12 juin 1907, qui sera curieusement impliquée dans l'histoire qui se trame, et le 25 avril 1910 Roger Maurice Eugène, le dernier enfant de Mesny.

Le dernier empereur de chine, Pu-yi

Dans un mémoire de 1909 Mesny écrit : « *En novembre dernier, je fus appelé à Pékin pour y faire la première autopsie médico-légale ordonnée par le Président du Wai-Wu-Pu et faite en Chine*⁶. » Mesny n'en dit rien : s'agissait-il de l'Empereur Guang Xu, sur ordre du ministère chinois des AE ?



L'Empereur Guang-Xu (DR)

En effet, la terrible impératrice douairière Tseu Hi meurt le 15 novembre 1908. Le faible empereur Guang Xu, âgé de 38 ans, gravement malade depuis octobre 1908, meurt un jour avant Tseu Hi. Son règne aura duré 34 ans mais il n'exerça le pouvoir que pendant 103 jours, interrompu par la trahison du général Yuan Shi Kai. Les Anglais soupçonnent Tseu Hi d'avoir fait empoisonner Guang Xu. Pour couper court aux rumeurs, le "médecin de la légation française" est chargé par le Wai Wu Pu, dominé pour peu de temps encore, par Yuan Shi Kai, de l'autopsie. Le médecin (vraisemblablement Mesny) conclut à la mort naturelle. Mesny reçoit la même année des autorités chinoises la décoration dite "*Fou tsiang*" qui donne le rang de général de brigade dans l'armée chinoise. Les Anglais laissent entendre que les Français couvrent leurs intérêts en masquant l'empoisonnement.

Devant une grave *épidémie de peste bubonique* dans la ville de Tongshan, il est à nouveau chargé de la direction du service sanitaire : « *Il a empêché la propagation du fléau à Tiensin* » (Paul Claudel). Ces notes sont transmises sous couvert du général commandant le corps d'occupation de Chine qui n'y ajoute aucun commentaire (SHAT)

Le tournant

En 1908, le Docteur Wu, Chinois de la diaspora de Malaisie, diplômé de Cambridge, accepte l'offre du grand conseiller Yuan Shi Kai : le voici vice-directeur de l'*Impérial Army Medical College* à Tien-tsin, tenu par

les Japonais, l'*Imperial medical college* étant lui, géré par les Français des TC. Wu a aussi suivi des stages à Berlin et à l'Institut Pasteur de Paris auprès de Metchnikoff. Au printemps 1908, pour se préparer à ses fonctions, il se rend à Londres et à Berlin où il recueille pendant 6 mois les renseignements les plus récents sur l'hygiène militaire (biographie de Wu).

Quand Wu revient en Chine, l'impératrice douairière vient de mourir ainsi que l'empereur Guang Xu. Le grand conseiller et puissant général Yuan Shi Kai vient d'être banni dans le Ho-Nan : toutefois son prestige reste intact dans les armées chinoises du nord du pays. Wu en poste à l'*Imperial Army Medical College* de Tien-tsin, constate les insuffisances de l'enseignement, particulièrement dans le domaine de l'hygiène. Il note la nécessité d'y adjoindre un hôpital moderne où seraient enseignées les connaissances les plus récentes (source Wu). Le modèle existe, il lui suffit d'observer le collège de médecine concurrent tenu par les médecins militaires français des TC.

Les notes militaires du second semestre 1909 et les appréciations du successeur de Mr Claudel restent inchangées, suivies du laconique « *Pris connaissance* », du général de Pelacot, commandant les troupes françaises en Chine.

La dernière année : 1910

Gaston Khan, le consul de France succédant à Paul Claudel, propose à son tour Mesny à l'*avancement et pour la Légion d'honneur* (SHAT). Mais c'est la mort qui se prépare, tandis que l'empire chinois agonise : le 20 décembre 1910 une agitation étudiante se développe à Tien-tsin contre le gouvernement central Qing.

Or la peste est revenue, à forme pneumonique, très dangereuse. Dès le 26 octobre 1910 les Russes envoient en mission, aux frontières de la Sibérie et de la Mandchourie, le professeur Zabolotny qui connaît particulièrement bien la peste pour l'avoir contractée lui-même en 1898 (il en avait décrit les formes mixtes, bubonique et pulmonaire, en Mongolie orientale). Les Japonais envoient leurs meilleurs spécialistes à Moukden. Russes et Japonais avertissent le gouvernement chinois (source Broquet, des TC). Les soldats japonais, qui portent un masque grillagé en nid d'oiseau rempli de gaze, gardent les chemins de fer. À Kharbine, des patrouilles de cosaques isolent la ville chinoise de la ville européenne. Les autorités chinoises appellent médecins militaires et étudiants des écoles de médecine chinoises à combattre le fléau en Mandchourie. Mesny gagne le front des opérations.

Un imbroglio politico-médical,

Deux personnalités s'affrontent, Wu et Mesny.

⁶ Archives familiales

* *Docteur Wu* : le vice-roi mandchou Hsi Lang, résidant à Moukden, charge le docteur Wu lien Teh de prendre sans délai les mesures nécessaires. À Kharbine le 20 décembre, il confirme la *forme pulmonaire de la peste* (examen bactériologique et deux autopsies. Il isole les malades et impose le port d'un masque de gaze devant le nez et la bouche au personnel médical et paramédical. Il se heurte, comme Mesny auparavant, à l'apathie des autorités et à l'hostilité des populations : les malades sont cachés, puis, une fois morts, jetés dans la rue. Le responsable chinois local, opiomane invétéré, dilettante de la médecine traditionnelle, refuse la médecine occidentale. Il n'y a pas d'hôpital, pas de laboratoire, pas de station de désinfection dans la ville chinoise de Kharbine. Wu demande l'aide de Pékin dont il reçoit, dit-il, un « *support loyal* ». Arrive un nombre croissant d'assistants dont des médecins non chinois. Les écoles, les théâtres, les bains publics sont transformés en station de désinfection, les temples et les auberges en lazarets d'isolation et en hôpitaux. Les maisons sont désinfectées. Les mouvements de population et les voies de chemins de fer sont contrôlés par l'armée chinoise.



Kharbine rue de la gare (DR)

* *Mesny* reçoit du Wai Wu Pu l'ordre d'aller sur place (lettre du 18/01/1911 à Mme Mesny⁷). Le 30 décembre, il passe à Moukden. Le vice-roi Shi Lang refuse de le nommer à la tête de la lutte contre l'épidémie, le Docteur Wu ayant déjà pris les mesures adéquates. Il lui conseille de poursuivre son voyage pour juger sur place (source J. Brossolet).

- De Moukden, il écrit à son ami Heim : « (...) *en route pour lutter contre (...) épidémie pesteuse (...) très sérieuse, à forme pulmonique. (...) (...) exposant ma peau toute l'année, (...) menacé par la maladie, par les*

habitants (...) qui nous accusent d'être la source de tous leurs maux »

- Dans une lettre à son frère René⁸ il décrit une « *peste pneumonique intense* », dit sa crainte pour ses enfants (ils ont la coqueluche quand il les quitte pour sa mission) qui s'inquiètent pour lui comme leur mère : « *Cette petite malicieuse d'Yvonne, quand elle a appris que j'allais partir a bien regardé sa mère et lui a dit de ne pas me laisser partir parce que (...) j'allais mourir, elle le savait bien ; j'avais une vraie peur de les laisser seuls* ». Il précise : « *personne ne nous en sait gré (...) on travaille pour tous et contre nos propres intérêts* ».

Ces deux lettres pessimistes et amères, précisent bien qu'il s'agit de *peste pneumonique*. Le 2 janvier 1911 Mesny arrive à Kharbine avec de 3 médecins chinois et 6 assistants (Broquet). Il s'installe au Grand hôtel devant la gare, aussitôt reçoit le Docteur Wu.

* *la rencontre est orageuse* : selon Wu, seul témoignage dont nous disposons, Mesny aurait nié la peste, faute de bubons et de cadavres de rats ; il aurait déclaré inutiles l'isolement des malades et le port du masque. À lire les deux lettres ci-dessus, *antérieures* à cette rencontre, ce témoignage paraît tendancieux. Les exigences de Mesny expliquent le différend : avoir les pleins pouvoirs et placer Wu sous ses ordres. Wu aurait refusé en souriant, exaspérant Mesny. Wu indique aux autorités chinoises que si le commandement était confié à Mesny, il quitterait Kharbine. Leur réponse du 5 janvier confirme Wu dans son poste et met fin à la mission de Mesny, enjoint de regagner Tien-tsin : malgré ses mérites passés, Mesny n'est pas Chinois et Wu n'a pas démérité.

Avant de quitter Kharbine, Mesny se rend à l'hôpital russe du docteur Paul Haffkine, âgé de 30 ans, diplômé de la faculté de Kiev et neveu de Waldemar Haffkine qui avait mis au point un vaccin contre la peste dit « *lymphe de Haffkine* ».

Le 5 janvier Mesny examine des malades, en ausculte quatre qui toussent et qui crachent. Le 7, à un ami de Tien-tsin il écrit ses craintes, l'inutilité de la sérothérapie, les horreurs des difficultés sanitaires (sol gelé empêchant les enterrements des 80 à 90 morts journaliers, sauf à le dynamiter, etc...), l'absence de personnel, les efforts positifs des Russes faisant espérer l'arrêt local de l'épidémie après quelques jours⁹. Rédigée au début de l'incubation, elle sera publiée le 29 avril dans *L'écho de Tien-tsin*.

peur que nous ne soyons en présence d'une épidémie terrible. Vous devez vous préparer à Tien-tsin à la combattre. Commandez des appareils à désinfecter, des pompes japonaises en bois, des pulvérisateurs, des montagnes de sublimé, des acides chlorhydriques et sulfuriques, etc., etc. Choisissez les écoles, ou les casernes, théâtres ou temples pour isoler les gens, d'autres comme hôpitaux. Voyez cela d'avance, pensez à ce que vous allez faire quand le fléau viendra chez vous. Il y viendra. »

⁷ « *Dear Mrs MESNY, I send you herewith a letter chinese wrote in your name to H.E. Viceroy Yuan in Honan. The meaning of the letter is to inform the Viceroy that Dr. Mesny was sent to Harbin by the Wai Wu Pu ... signé C.K.Wong* » (archives familiales)

⁸ Archives familiales

⁹ « *Bonne organisation de la défense, très humanitaire et bien dirigée par un homme de valeur, le professeur Zabolotny. C'est un vrai expert de la peste (...) excellent homme et grand savant. (...) J'ai*

Le 8 au soir Mesny est fiévreux, il a des céphalées, puis le 9 au matin une toux sanglante. Haffkine le fait transporter à l'hôpital russe. Avant d'y partir, il reçoit – de loin, à 2 mètres – le consul de France à Kharbine, Mr Romero, et lui annonce qu'il n'a plus que deux jours à vivre, qu'il a rédigé son testament ; il ne lui dit pas « *au revoir, mais adieu* » : jeune, courageux, voici comment le jugera le consul dans sa lettre de janvier au ministre plénipotentiaire de France à Pékin, transmise au ministre de la guerre par l'attaché militaire, puis diffusée à la presse qui la publie le 18 février.

Les crachats examinés par Haffkine, révèlent des bacilles de Yersin. La dernière lettre du malade, quelques heures avant de succomber, est pour sa femme et ses enfants : « (...) *Fillette tu avais raison, papa va mourir* (...) » Romero télégraphie à Pékin (11 janvier) : « *Dr Mesny pestiféré, isolé, demande verbalement que sa famille ne soit informée qu'au décès* ».

Romero écrira à l'ambassade de France : « *Il ne se faisait aucune illusion sur la différence à faire entre cette modalité particulièrement redoutable de la maladie, la "peste pulmonaire", et la forme plus généralement connue en Extrême-Orient et que l'on désigne sous le nom de "peste bubonique" qu'il avait déjà combattue non sans succès à Tang Shang* »



Mesny sur son lit de mort. Les Russes l'ont revêtu d'un uniforme blanc (Photo Garcia-Mesny)

Gérald Mesmy meurt le 12 janvier à 20 heures. Sa mort ne sera connue que le 13 et inscrite¹⁰ au registre des actes de l'état civil du vice-consul de France à Moukden (certificat de décès signé des médecins Russes Haffkine et Mikhaïlovitch, et de Romero de Cuadra, agent consulaire de France à Kharbine). Le 13

à 16 heures, le vice-roi et le commissaire aux AE chinoises expriment leurs condoléances à Madame Mesny. Dans la soirée arrive à Tien-tsin un télégramme daté du 13 à midi, témoignant du souci des autorités de préserver les intérêts matériels de la famille¹¹.

MC(H) Louis-Armand Héraut

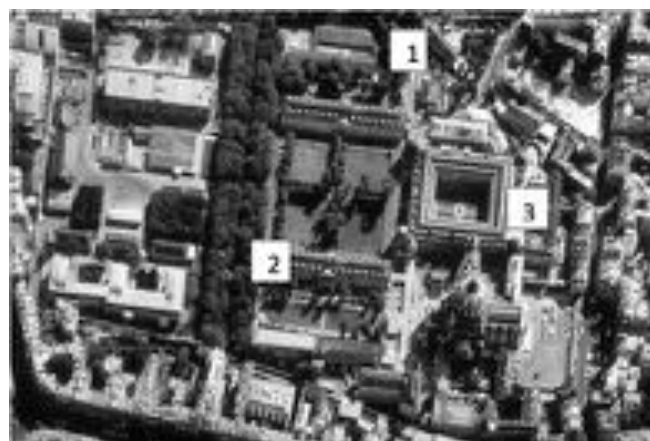
À propos de la naissance des neuroleptiques

En mai 2020, la presse médicale s'est fait l'écho d'une apparente protection contre la Covid 19 des malades traités par neuroleptiques, au constat d'une nette différence de prévalence entre soignants et soignés. Ainsi, « environ 14 % des soignants (infirmiers et médecins) ont eu une infection symptomatique, contre seulement 4 % des patients hospitalisés à l'hôpital Sainte-Anne à Paris, où (ajoutait la presse) « *les neuroleptiques ont été découverts dans les années 1950* ».

Si la discussion de l'usage potentiel de la chlorpromazine dans cette indication n'a pas sa place dans notre revue consacrée à l'histoire du Service de santé, le rétablissement de la vérité historique est de son ressort.

Ce n'est pas à Saint-Anne mais bien au Val-de-Grâce que se situèrent les travaux décisifs qui allaient déboucher sur une révolution dans le traitement des maladies mentales. La géniale intuition de Henri Laborit, concernant l'effet sur le psychisme de la chlorpromazine y a en effet trouvé sa première application clinique. La relatant, une observation clinique princeps était publiée le 25 février 1952 dans les *Annales-Médico-Psychologiques*.

Les faits



tsin le docteur Houillon, médecin des colonies, dont le contrat était expiré (...) . Mêmes mesures que celles prises le 18 octobre 1898 pour le pharmacien Huet également professeur à l'École de Médecine de Tien-tsin. Signé de Lanessan » (SHAT)

¹⁰ Fac-similé présent aux archives familiales

¹¹ « *Mesny décédé hier soir. Les médecins russes ont déclaré que c'est en soignant une femme russe dont les expectorations lui auraient souillés le visage que le docteur Mesny aurait contracté l'infection. Mesny exprime le vœu d'être autopsié et incinéré pour éviter à autrui tout risque de contagion. Mesny avait remplacé à Tien-*

Dans les années cinquante, l'îlot du Val-de-Grâce n'avait pas la splendide allure qu'il a retrouvée aujourd'hui, après une impressionnante campagne de restauration. Une multitude de bâtiments annexes avaient envahi les huit hectares de l'îlot aux fins de pourvoir aux besoins de ce véritable centre hospitalo-universitaire, regroupant des activités d'enseignement, de soins et de recherche ; parmi ces constructions, le laboratoire central de physiologie des armées (1 sur la photo de la page précédente) dirigé par le médecin colonel Jaulmes. Sous ses ordres, un chirurgien de la marine, Henri Laborit, poursuivait ses recherches fondamentales tout en participant aux activités du Service de première chirurgie du Pr Boron (2 sur la même photo). Cherchant à comprendre la mort de patients correctement opérés, Laborit allait développer ses travaux sur les mécanismes et la prévention des états de choc, sur l'anesthésie potentialisée et sur l'hibernation artificielle. En 1952, le cocktail médicamenteux employé s'enrichissait d'une nouvelle molécule, la chlorpromazine ou 45 60 RP, synthétisée dans les laboratoires Rhône-Poulenc par Charpentier. Laborit constatait alors le pouvoir peu hypnotique du produit, sa « curieuse action centrale » de désintéressement, qu'il décrivit avec soins. Celle-ci laissait prévoir, concluait-il avec Alluaume et Huguenard, certaines indications en psychiatrie. À l'époque, la recherche expérimentale pouvait trouver rapidement une application clinique.

Le service de psychiatrie (3 sur la photo, au troisième étage du cloître) donnait alors lieu à un événement tout à fait exceptionnel. Il avait fallu faire appel aux pompiers pour être à même d'entraver un colosse dont l'agitation maniaque incontrôlable faisait courir un danger aux autres malades et à l'équipe soignante. Le médecin capitaine Paraire procédait ensuite à l'injection intraveineuse lente d'une ampoule de 45 60 RP que venait de lui confier son collègue et ami Henri Laborit. Celle-ci entraînait une sédation immédiate, inattendue dans sa durée : plus de six heures. D'où la répétition des injections et une série d'observations et de remarques soigneusement consignées qui justifiait leur diffusion. Le Pr Hamon, chef du service de psychiatrie et ses adjoints Paraire et Velluz devenaient ainsi les auteurs de la première communication mondiale consacrée à l'utilisation de la chlorpromazine en psychiatrie. Elle eut lieu le 25 février 1952 à la tribune de la Société Médico-Psychologique.

Certes, cette première observation fit l'objet de critiques en raison des thérapeutiques associées. Mais comme l'écrivait en 1975 le professeur Deniker – qui reprit et développa secondairement à Saint-Anne l'étude de cette molécule – « il ne fait aucun doute que les auteurs avaient perçu l'intérêt du nouveau médicament pour notre discipline. Sachant leur extrême modestie, on n'imagine pas autrement qu'ils aient publié

leur travail. C'est d'ailleurs ce que devait nous confirmer bien plus tard le regretté général Hamon ».



Bien des courants théoriques avec leur contrepartie pratique ont contribué dans les années 50 à un changement radical de la prise en charge des psychotiques. Mais l'avènement des neuroleptiques, en apaisant l'agitation, l'angoisse des malades... et des soignants, y contribua de façon décisive.

En 1957, par l'attribution du *prix Lasker* à messieurs Deniker et Laborit, les américains avaient su reconnaître les mérites respectifs du civil et du militaire. Le prix Lasker est l'antichambre du prix Nobel que Laborit n'obtint jamais « à sa forte déception » – écrit Pierre Huguenard – « en raison de l'hostilité du microcosme médical civil français et plus précisément parisien ».

En 1993, dans le cadre de la célébration du bicentenaire du Service de santé au Val-de-Grâce, la découverte du rôle des neuroleptiques et son auteur, de notoriété internationale, furent célébrés comme il se devait. Placée à l'entrée de l'amphithéâtre Rouvillois, proche de celles de Laveran, premier français Prix Nobel de médecine et d'autres célébrités du service, une plaque commémorative s'offre désormais au regard des élèves de l'École et des nombreux congressistes et visiteurs qui fréquentent ces lieux (*ci-dessus à droite, de profil, Henri Laborit*).

MGI (2s) Maurice Bazot

Lettre du Dr Henri Laborit au directeur de l'École (28 septembre 1993)

« Monsieur le Médecin général,

Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance pour avoir organisé la réunion du samedi 25 septembre et pour le très grand honneur que j'ai pu en éprouver. Je dois dire aussi que votre discours [...] a remis les choses à leur place, dans leur vérité historique, sans pour autant couvrir de confusion les collègues civils présents dans la salle et directement intéressés. En tout cas, je tiens à vous dire qu'après une longue vie, c'est la première fois qu'une reconnaissance officielle en France m'est accordée. Mais pourra-t-on jamais retrouver l'ambiance du Val-de-Grâce à cette époque ?

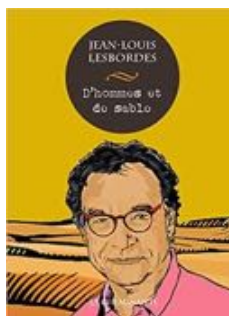
Bien sympathiquement. »

Le mot du rédacteur-en-chef

Ce numéro d'*Asklépios* est celui de juillet 2020, vous le recevez nettement plus tard que d'habitude... Comme le précédent, daté d'avril, qui vous est parvenu en juin. Ceux d'entre vous qui préférez la voie électronique l'avez reçu au printemps. La cause de ce retard est évidemment l'épidémie de *Covid 19* qui a mis au repos bien involontaire – confinement oblige – notre nouvel imprimeur dont vous pouvez apprécier pour la deuxième fois la remarquable qualité de travail. Certains d'entre vous et vos proches avez pu être touchés par la maladie, directement ou pas : vous aurez peut-être perdu un être cher, ou souffrez encore en vous de conséquences lointaines de l'infection. Nos pensées chaleureuses vous accompagnent. Vous avez remarqué combien le SSA a été sollicité à cette occasion : les personnels de l'HIA Bégin, référence officielle pour ce type d'infections émergentes, ceux de l'hôpital de campagne monté à Mulhouse (30 lits de réanimation), et tant d'autres femmes ou hommes du SSA ont été au premier plan du combat : les équipes médicales d'évacuation aérienne (système *Morphée*), ou celles servant en OPEX (des soldats de l'*opération Barkane* ont été touchés), ou en mission d'entraînement comme sur le *Charles de Gaulle*... Le SSA a tenu bon, mais les messages envoyés par des autorités du service appelées à témoigner devant les commissions du parlement par exemple soulignent ses difficultés, en particulier à propos des effectifs – on ne manque pas que de médecins –, alors que le fameux "programme SSA 2020" est affecté par l'application retardée des RGPP (révision générale des politiques publiques). Le tout récent rapport de la commission *ad hoc* du Sénat fait la synthèse des difficultés du SSA et tire la sonnette d'alarme. La solidarité avec ces personnels et la reconnaissance de la nation sont la moindre des choses, comme pour leurs équivalents civils dont on parle bien davantage dans les media.

MGI (2s) François Eulry

Lu pour vous



Jean-Louis Lesbordes : « D'hommes et de sable », éditions La Cheminante, 2018. Heureuse récurrence, comme un complément du précédent et superbe livre (bulletin de l'AAMSSA n°46, juillet 2017), de cet écrivain "médecin-des-hôpitaux-des-amées-hygiéniste-cinéaste-homme-de-radio"

(Bordeaux 1965). Cette fois, il nous raconte l'essentiel de sa vie professionnelle en Afrique. Pas celle des grandes villes et des hôtels climatisés, des administrations ou sociétés occidentalisées, à côté de bidonvilles sans fin. Non : celle de la brousse et de la misère : mortalité infantile, épidémies, dénutrition, espérance de vie inférieure à 35 ans, dénuement ; celle des rumeurs, sorciers et autres gourous, des mouvements irraisonnés de la foule, de ses "caillassages" parfois ; celle de la médecine aux mains nues, sans matériel ni médicaments, le cœur et l'âme disponibles pour les plus malheureux, et le sentiment récurrent d'impuissance, parfois le soudain miracle d'une réussite. Trois séjours en milieu déserté : Agadez et ses réfugiés, rejetés et mourant de faim, ou la dénutrition chronique de ses autochtones ; Bangui et les malades du SIDA, quand Lesbordes dû vaincre, à raison, l'omnipotence de grands "sachants" célèbres hexagonaux ; Tananarive et la détresse de ces petits malgaches endormis dans leurs tunnels creusés dans des monceaux d'ordures dignes du film "*Slumdog millionnaire*".... (Clin d'œil à cet hygiéniste pédagogue qu'est l'auteur : regardez "*Liza*", ce film qu'il a réalisé en équipe, avec un budget minimal, à Madagascar, sur la prophylaxie du SIDA. Sur le clavier taper : Madagascar Liza 1995). Ce livre à l'écriture élégante, précise et sobre, se lit d'une traite et avec émotion : la médecine à deux vitesses – celle de sa pratique outre-mer, celle de métropole (Val-de-Grâce, CHA Larrey à Toulouse) –, est au cœur de la réflexion d'humaniste de l'auteur, dans la lignée d'un Jamot ou d'un Lapeyssonnie. Vous aimerez, à la fin du livre, l'histoire authentique et romanesque d'une statuette qui ramène JL Lesbordes, désormais médecin généraliste retraité dans son Sud-Ouest, à Lambaréné où sont ses racines et sa vocation, comme pour fermer la boucle d'une vie ouverte sur les plus démunis.

François Eulry

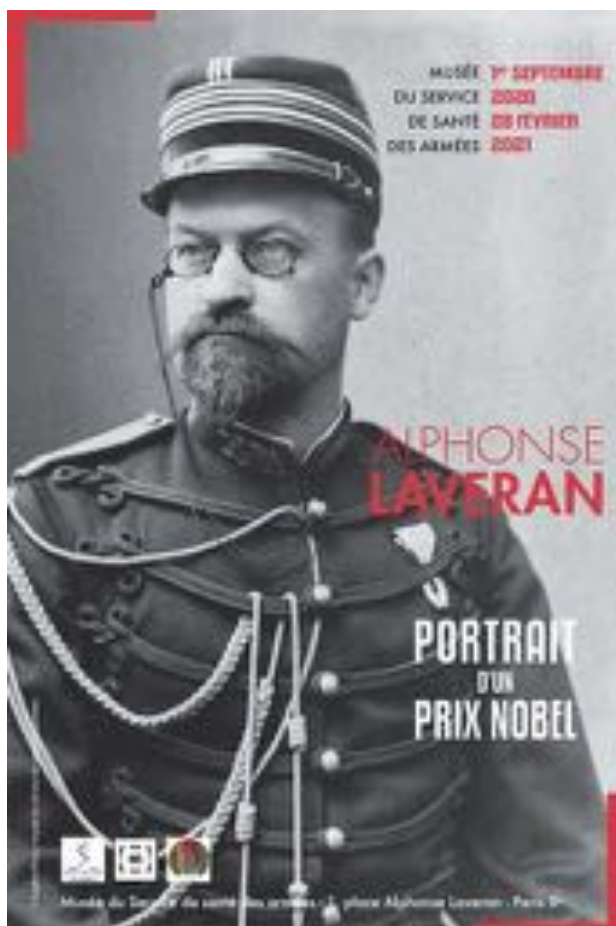
Erratum

Martine Legrand, membre fidèle et très actif de notre association a tenu le stand AAMSSA, comme nos amis Caron et Capel, à la Journée du patrimoine 2019. La rédaction est désolée de ne pas l'avoir précisé dans le compte-rendu de notre assemblée générale (Asklépios numéro 4). Elle la prie – elle vous prie – de l'en excuser.

RAPPEL IMPORTANT
 Merci de penser à régler vos cotisations 2020 !
 35 euros par personne (50 pour un couple)

Deux expositions à voir sans faute au musée du SSA !

(cf le « Mot du président », page 1 de ce numéro)



PALUDISME
 L'ENGAGEMENT DU SERVICE
 DE SANTÉ DES ARMÉES

MUSÉE DU SERVICE
 DE SANTÉ DES ARMÉES

